KURGAN, G. et Ph. MOUREAUX, éd., *La quantification en histoire*. Travaux du Centre national de Recherches de logique. Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973. 181 p. 195 francs.

Louis Michel

Volume 28, numéro 3, décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303377ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303377ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michel, L. (1974). Compte rendu de [KURGAN, G. et Ph. MOUREAUX, éd., *La quantification en histoire*. Travaux du Centre national de Recherches de logique. Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973. 181 p. 195 francs.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(3), 430–434.
<https://doi.org/10.7202/303377ar>

KURGAN, G. et Ph. MOUREAUX, éd., *La quantification en histoire*. — Travaux du Centre national de Recherches de logique. Editions de l'Université de Bruxelles, 1973. 181 p. 195 francs.

Animé par Chaïm Perelman, le Centre national de Recherches de logique avait déjà apporté deux intéressantes contributions à l'étude des problèmes méthodologiques de l'histoire: *Raisonnement et démarches de l'historien*, en 1964 et *Les catégories en histoire*, en 1969. Aujourd'hui, il nous offre un troisième recueil, consacré cette fois à un sujet qui a déjà fait couler beaucoup d'encre: *La quantification en histoire*. La table des matières recense un court avant-propos, huit communications de dimensions inégales, un trop bref résumé des débats auxquels ces dernières ont donné lieu et une conclusion générale rédigée par Ph. Moureaux.

Mettons à part les contributions de deux historiens français, J. Dupâquier et G. Fourquin. Dans son article, "De l'animal à l'homme: Le mécanisme autorégulateur des populations traditionnelles" (39-73) le premier se tient à l'écart du débat et n'aborde pas les questions de méthode posées par l'histoire quantitative. Il se propose plutôt d'expliquer pourquoi, malgré les épidémies, les crises de subsistance et les vicissitudes de toute sorte, on constate dans les régions très anciennement occupées de l'Europe occidentale, l'existence d'un niveau d'équilibre à peu près constant des effectifs des populations, avant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, tout au moins. Les études sur les sociétés animales mettent en évidence des mécanismes autorégulateurs aboutissant aux mêmes résultats. Ne faut-il pas chercher quelque chose d'analogue dans la démographie d'ancien type? Reste alors à identifier le principal facteur de régulation. L'auteur croit devoir écarter la fécondité et la mortalité pour privilégier finalement la nuptialité, étant donnée la signification démographique et socio-économique qu'avait alors le mariage. De son côté, dans des "Réflexions de méthode sur le quantitatif et l'histoire du moyen âge occidental" (75-83), G. Fourquin enregistre avec satisfaction l'apparition du chiffre et de la mesure dans l'histoire médiévale, spécialement en matière démographique. Les études sur le moyen âge devaient en passer par là, "à peine de ne pas devenir une histoire structurale à part entière". Cependant, les ambitions quantitatives se heurtent vite à des données trop partielles et trop discontinues et il convient de faire preuve d'une extrême prudence dans ce domaine.

Les autres communications nous donnent l'occasion de découvrir comment quelques historiens belges envisagent la question de la quantification en histoire. Certes, le présent recueil n'est ni un traité, ni une suite d'exposés méthodologiques systématiques. Comme il est de règle chez les historiens, chacun raisonne à partir de cas ou d'exemples qu'il connaît particulièrement bien. L'ensemble apparaît alors disparate et inégal. Il témoigne cependant de préoccupations communes. Essayons de les relever même si cela nous condamne à demeurer à un niveau très général, sinon superficiel.

Nos auteurs ne perdent guère de temps à célébrer les mérites de l'histoire quantitative. Ouvrant surtout dans les domaines de l'histoire économique et démographique, tous sont convaincus de sa nécessité. Pour faire avancer les choses, ils préfèrent mettre délibérément l'accent sur les difficultés que soulève la quantification dans les études historiques.

Certaines ne sont pas nouvelles et, à vrai dire, elles surgissent dans toute recherche d'histoire. Elles se présentent au stade de la collecte et du rassemblement de l'information, ici de l'information chiffrée. Bien entendu, jamais l'historien n'atteint la situation idéale où, pour tous les phénomènes qu'il étudie, il disposerait de mesures statistiques exhaustives et exactes. Tantôt, les données sont insuffisantes; totalement absentes pour certains aspects, partielles ou lacunaires pour d'autres. C'est ce que constate Ph. Moureaux, dans "La critique des recensements industriels de la fin de l'Ancien Régime" (91-106). Cette situation est encore plus grave lorsque l'historien oriente son analyse vers des notions économiques complexes, comme le fait Herman van der Wee en tentant "La mesure de la productivité sous l'Ancien Régime" (85-89). A l'inverse, dans un article intitulé: "L'historien devant l'abondance statistique" (7-38), Jean Stengers remarque que "l'historien qui s'occupe d'histoire contemporaine, et spécialement de l'histoire à partir des environs de 1850, voit monter vers lui un flot grandissant de données statistiques. L'abondance se mue même, au fil des années, en déluge: les chiffres affluent de tous les coins de l'horizon" (7-8). Une tâche d'heuristique s'impose donc à l'histoire quantitative. D'un côté, pour déterminer l'étendue des lacunes et pour essayer de la réduire autant que possible par la recherche de nouvelles données, de l'autre, pour sélectionner et effectuer un choix judicieux parmi des informations surabondantes. L'une et l'autre de ces démarches doivent s'appuyer sur une critique particulièrement vigilante car l'apparente précision des données chiffrées peut facilement faire illusion. Pour l'essentiel, il s'agit d'étudier en détail les conditions et les circonstances d'élaboration des documents afin de pouvoir juger de la valeur des chiffres qu'ils rapportent. Ph. Moureaux en profite pour rappeler à ceux qui voudraient faire de l'histoire quantitative en vase clos la nécessité d'une "connaissance préalable et approfondie des institutions et de la vie politique des pays qui nous ont fourni les documents que nous souhaitons utiliser" (105). Jusque-là, et tant que l'on n'aborde pas les problèmes de contrôle et d'élaboration statistique, il n'y a rien de bien neuf. En réalité, les choses ne sont pas si simples. Dans son article, Jean Stengers illustre, à propos des données sur l'immigration belge aux Etats-Unis avant 1914, les multiples "chausses-trapes" que recèle le matériel statistique: imprécision des rubriques, modification non signalée du contenu de ces rubriques, chiffres faux impossibles à corriger, etc... Mais ce qui l'inquiète davantage c'est que ces difficultés sont loin d'être toujours évidentes et peuvent facilement passer inaperçues. Plus généralement, "les études critiques consacrées aux statistiques ne pourront jamais suivre le rythme de production des statistiques elles-mêmes, qui est un rythme proprement échevelé. L'écart entre la masse des statistiques brutes, d'une part, et les études critiques, de l'autre, ira donc toujours en grandissant (28)." Mais, en pratique, que font les historiens une fois critiquées les

données chiffrées dont ils disposent ? Leur attitude est loin d'être uniforme. Certains, les plus rares, versent dans l'hypercritique et rejettent toute statistique dont l'exactitude n'est pas prouvée. Poussée à sa limite, cette façon de faire éliminerait sûrement une grande partie du matériel existant. Aussi, d'autres historiens essaient de faire un tri et, en multipliant les précautions oratoires, retiennent au moins des grandes lignes, des ordres de grandeur. Une partie d'entre eux, et non la moindre, élude carrément la difficulté et utilise telles quelles des données dont le caractère douteux est pourtant évident. Faut-il alors jeter le discrédit sur l'histoire quantitative ? Jean Stengers ne le pense pas. Il demande seulement à chaque historien d'annoncer d'emblée son niveau d'exigence face aux chiffres fournis par les documents. Ajoutons que le problème existe surtout dans l'utilisation de statistiques toutes faites. Mais lorsque l'historien élabore ces statistiques à partir de données primaires qu'il recueille lui-même, comme dans l'histoire sérielle à la française, les garanties d'authenticité sont beaucoup plus sérieuses.

De toute façon, l'utilisation des chiffres critiqués fait surgir des difficultés au moins aussi importantes. Par la mesure de phénomènes déjà plus ou moins clairement identifiés, l'histoire quantitative peut étoffer, nuancer, voire réorienter le récit et la description historique traditionnels. Ce n'est cependant qu'un premier stade assez rudimentaire. En quoi consiste ou devrait consister une véritable quantification en histoire ? A travailler mathématiquement des données statistiques, comme le pense J. Hannes ? Dans l'utilisation d'une pensée formelle, d'une approche formalisée, dans l'élaboration de modèles permettant de vérifier une théorie et de combler certaines lacunes de l'information par extrapolation à partir de données connues, ainsi que l'affirme P. Lebrun ? Qu'on les admette ou non, de telles définitions posent le redoutable problème des rapports entre théorie et histoire, spécialement entre théorie économique et histoire économique. De façon plus ou moins explicite, ce dernier constitue le deuxième thème majeur de l'ouvrage. Travaillant dans le domaine de la "Business History", Herman Daems ne semble pas y voir de grandes difficultés. Dans un article tout à fait ésotérique pour la plupart des historiens, il présente une "Réflexion théorique sur les aspects quantitatifs de la stratégie des entrepreneurs" (107-119), en élaborant un modèle mathématique pour l'étude historique du fonctionnement de la Société générale de Belgique. Clairement affirmé, son propos est d'expliquer les décisions de l'entrepreneur et ainsi "d'apporter une contribution importante à la théorie de la croissance de l'entreprise". Pensant surtout à l'histoire sociale et à la sociologie, J. Hannes se montre beaucoup plus pessimiste dans de brèves réflexions sur "Histoire quantitative et faiblesse de l'historien" (167-170). Il n'est pas sûr que les historiens soient parvenus à un emploi correct de l'information statistique et qu'une méthode quantitative critique soit bien au point. Même si cette condition était réalisée, l'historien souffrirait de toute façon d'une faiblesse congénitale. "Son domaine de recherches est exceptionnellement étendu et pour l'étudier, il est obligé de se baser sur une information toujours défectueuse". Entre l'histoire et les sciences humaines du présent, "l'information qui manque" constitue un véritable "technological gap". Convient-il alors de proposer aux historiens d'être en même temps écono-

mistes ou sociologues ? Pour J. Hannes ce n'est guère souhaitable. Contraint à un gros effort pour se tenir au courant, l'historien risquerait pourtant d'être souvent dépassé et d'adopter des théories ou des techniques déjà démodées. En même temps, il serait conduit à négliger sa tâche essentielle, la critique historique. Pour éviter de se retrouver assis entre deux chaises, ne ferait-il pas mieux de consentir à une division du travail qui lui laisserait un rôle apparemment subordonné mais cependant fondamental, l'étude et la préparation de l'information historique ? Cette tentation de réduire l'histoire au rang de pourvoyeuse de faits et de discipline auxiliaire des sciences sociales n'est pas nouvelle. Elle ne rencontre pourtant guère d'échos parmi les auteurs du présent ouvrage.

Il est en effet possible d'adopter des positions plus nuancées, comme le fait D. Degrevé dans son article intitulé : "De la correspondance d'une théorie à l'interprétation des données: la théorie pure du commerce international et les statistiques belges du commerce extérieur" (121-165). Une longue introduction méthodologique est consacrée à la complexité des rapports entre théorie et observation empirique, spécialement en matière économique. Les deux pôles de l'activité scientifique ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Toute construction théorique part d'observations, même vagues et incomplètes. A l'inverse, toute observation empirique est guidée par une théorie, même si celle-ci demeure implicite. Entre la théorie et les observations, le passage se fait par la construction de modèles. Mais ce passage n'a pas une direction unique. En réalité, deux démarches sont possibles. La première, celle de l'économiste, part d'une théorie pour construire un modèle qui sera à la fois cohérent et explicatif. Il reste cependant à vérifier sa pertinence, sa correspondance avec le réel, avec les observations empiriques. Dans la seconde démarche, on procède en sens contraire et le modèle est construit à partir des observations concrètes. Il est alors pertinent à la réalité étudiée, mais sa cohérence reste à établir et il ne peut devenir explicatif que lorsqu'on parvient à le faire correspondre à une théorie. Voulant étudier le commerce extérieur de la Belgique de 1830 à 1913, D. Degrevé tente d'abord la première approche et passe en revue les théories existantes du commerce international. A l'examen, elles se révèlent préoccupées par des "problèmes très abstraits et peut-être démesurés par rapport à la réalité". De plus, les vérifications empiriques en sont peu nombreuses tout en donnant lieu à des discussions sans fin. L'absence de correspondance entre la théorie économique spécifique et les réalités concrètes du commerce extérieur donne un rôle fondamental à l'observation empirique et plus précisément à l'analyse des données statistiques sur les échanges et leur évolution dans le temps. L'historien n'est plus alors condamné à une position inférieure. Pourquoi se bornerait-il à la critique et au triage de l'information ? Connaissant mieux que personne les données empiriques, rien ne lui interdit d'y rechercher les phénomènes pertinents et de chercher à élaborer un "construit explicatif" qui rende compte de la réalité observée. C'est dans cette direction que s'engage D. Degrevé avec une première esquisse des changements profonds dans le commerce extérieur de la Belgique entre 1830 et la première guerre mondiale.

La question du rôle de la théorie dans la recherche historique n'est sans doute pas réglée pour autant. Mais, pour la majorité des auteurs du volume, le développement de la quantification ne doit pas faire éclater l'histoire en une série de disciplines auxiliaires des différentes sciences sociales. L'historien doit assurer au contraire, selon les termes de la conclusion générale, "un rôle de premier plan dans la synthèse des connaissances des sociétés du passé en vue de mieux nous faire connaître le présent". De plus, l'histoire quantitative a sûrement des limites. Jean Stengers demande en particulier qu'on distingue deux plans: "celui de l'analyse historique et celui de la reconstitution psychologique du passé. Pour que notre analyse soit aussi pénétrante que possible, elle a besoin de l'instrument statistique, elle a besoin du quantitatif, elle a besoin des cycles et des mouvements économiques. Mais à côté de cette analyse, parallèlement à elle, il importe de faire revivre l'homme d'hier dans sa vérité psychologique propre, où le chiffre comptait pour infiniment moins."

*Département d'histoire
Université de Montréal*

LOUIS MICHEL